



*Portrait*



ANNE-DAUPHINE JULLIAND  
*La survivante*

*Comment résister au malheur ? L'auteur du best-seller « Deux petits pas sur le sable mouillé », qui vient de traverser une nouvelle épreuve familiale dont elle évoque les contours et les conséquences dans son nouveau livre, s'est confiée au « Fig Mag ».*

Par Madeleine Meteyer (texte)  
et Jean-François Robert pour Le Figaro Magazine (photo)

Pour rencontrer Anne-Dauphine Julliard, il paraissait correct de se faire les ongles. Les siens sont toujours irréprochables. Cette auteure ne voit pas dans la manucure une « simple coquetterie », mais « un acte de résistance au malheur ». Depuis douze ans, Anne-Dauphine Julliard et son mari Loïc ont opposé aux « ténèbres » ce qu'ils ont pu de joie, d'humour et de vernis vermillon. Par trois fois, leur existence a basculé. Dès la première, elle avait basculé pour toujours. En 2006, Thaïs, leur deuxième enfant, s'est vu diagnostiquer une leucodystrophie métachromatique. Un nom barbare, une maladie génétique, une « espérance de vie très limitée », ont dit les médecins. Ce jour-là, la fillette fêtait ses 2 ans, réclamait « en applaudissant son gâteau et ses bougies » et, dans le contexte tragique, cette vision d'innocence était « insupportable ». Cette histoire est celle de *Deux petits pas sur le sable mouillé*, récit publié en 2011. À l'origine, Anne-Dauphine l'avait écrit pour Arthur, le petit frère de Thaïs né en 2008. « Je voulais qu'il puisse la connaître. »

« Puis, raconte Anne-Dauphine Julliard, de sa très fine voix calme, j'ai confié le texte à une femme de notre entourage dont la fille n'avait vécu que quelques années et qui était persuadée de n'avoir "donné que la mort". Quand elle me l'a rendu, elle m'a dit : "Ok, j'ai donné la vie." » Alors, Anne-Dauphine s'est laissée convaincre de le faire publier. Les Arènes l'ont reçu « avec enthousiasme mais réalisme », en se disant qu'il allait faire « du bien aux

personnes concernées. » L'ouvrage s'est écoulé à 300 000 exemplaires, a été traduit en plus de 20 langues. Thaïs avait « trois ans trois quarts » quand elle est morte. Sa sœur, Aziliz, née en 2007, était atteinte du même mal. Anne-Dauphine et son mari Loïc disaient désormais leucodystrophie métachromatique sans avoir besoin d'en couper les syllabes.

## L'ART DE (SE) CONSOLER

Après *Deux petits pas sur le sable mouillé*, *Une journée particulière* (2013) a raconté ce jour où Thaïs aurait dû célébrer ses 8 ans du point de vue d'Anne-Dauphine. Puis il y a eu *Consolation* en 2020. Pour raconter la mort d'Aziliz, partie à son tour à 10 ans et demi. Dans cet essai, sa mère racontait son apprentissage de l'art de consoler, de « s'approcher, toucher, parler ». De dire « je suis là » et de l'être réellement.

Cet automne, la toute jeune quinquagénaire publie *Ajouter de la vie aux jours*. On aurait aimé la retrouver dans d'autres circonstances. Ce nouveau livre, d'une grande beauté, suit le pire. La préface est directe. « J'ai déjà tout raconté, tout écrit. J'aurais dû m'arrêter là, garder pour moi ce qu'il nous restait à vivre. Mais Gaspard est mort. La veille de ses 20 ans. » Gaspard était le frère aîné de Thaïs, Aziliz et Arthur. À 19 ans et 364 jours, le jeune homme s'est suicidé. La mort de ses sœurs – d'Aziliz en particulier, il l'avait mieux connue – l'avait trop abîmé, la vie était trop dure, tout simplement. « Gaspard, je ne sais pas quels démons t'ont emporté, mais je sais quels anges t'ont accueilli. » Par ce nouveau, livre sa mère s'efforce de respecter une sorte de pacte conclu du temps où ses sœurs étaient encore vivantes. Un matin, à la radio, le cancérologue Jean Bernard avait parlé « d'ajouter de la vie aux jours quand on ne peut ajouter de jours à la vie ». Pour Anne-Dauphine et Loïc, cette phrase était devenue « l'étoile dans un ciel d'encre ».

Dans le Café Montparnasse où elle a ses habitudes, on lui demande comment elle tient, ou, plus prosaïquement, comment elle n'explose pas en cris de fureur à la

*Aujourd'hui,  
même quand elle marche  
sur une grille de métro,  
Anne-Dauphine Julliard  
estime faire  
le pari de la confiance*

première contrariété qui rappelle l'absurde d'une vie qui ne tient pas compte des absences. Elle sourit. « *Je suis triste, et c'est normal. Mes enfants sont morts. Mais je suis heureuse malgré tout, parce que je suis vivante.* » Elle comprend que ce soit difficile à comprendre.

Dans le livre, elle raconte le moment où les médecins lui apprennent la mort de son fils. Où elle sent son cœur qui « *continue de cogner* » et la ramène à la vie très concrète, inacceptable au temps des grands malheurs. Au fil des ans, Anne-Dauphine Julliard est devenue une figure de courage. À son corps défendant. Elle n'aime d'ailleurs pas parler de son courage, elle ne s'en trouve aucun, elle vit, c'est tout. Les gens lui écrivent sur Instagram où elle possède un compte « *de coquette* » – elle photographie ses vêtements du jour. Ceux qui la suivent sont des inconnus qui par élan de compassion la « *rejoignent* » dans sa souffrance ou lui « *partagent leurs peines* ».

« *Ce n'est pas que du narcissisme ce réseau, considère-t-elle. C'est un espace où l'on peut dire aux autres : vous pouvez me raconter.* » D'ailleurs, elle-même raconte. Le temps qu'il a fallu pour retrouver l'énergie après la mort de ses filles, pourquoi cela pourrait être « *encore plus long pour Gaspard* » qui avait 20 ans, des amis, Gaspard qu'elle avait « *projeté loin* » en imagination, comment elle s'efforce de vivre pour Arthur, pour Loïc. Premier exercice de cette discipline : « *éviter les "pourquoi ?" et les "et si ?"* », les pensées nuisibles, atroces : « *si seulement l'infirmière était entrée quelques minutes plus tôt...* » ; « *pourquoi ai-je manqué de patience ce jour-là ?...* » Elle secoue la tête. « *C'est tentant, mais ça n'apporte rien de faire le décompte des manquements à l'amour, il faut se rappeler qu'à ces instants, on a fait ce qu'on a pu.* » Chérir les morts et choisir les vivants.

#### REJOINDRE LA CAMARADERIE HUMAINE

Elle qui n'a pas la main verte a planté de la coriandre, elle que le rugby indiffère a regardé du rugby pour ne pas laisser son mari seul devant un match. Dans la voiture, elle chante *Dans les yeux d'Émilie*, le soir, elle lit des livres de Laurent Gaudé, de Valentine Goby, elle pleure aussi, ne se force pas à aller faire la fête. Avec Loïc, ils ont laissé Arthur, 15 ans, leur dernier, faire sa rentrée scolaire à l'internat. « *J'ai peur, mais je ne dois pas lui*

*dire.* » Soucieuse de toujours décoller de son cas particulier pour rejoindre la camaraderie humaine, elle assure : « *Ce que je découvre dans l'épreuve n'est rien de plus ou de moins que la maternité – ou la paternité pour Loïc – exacerbée. Des mères qui*

*n'ont pas vécu ce que j'ai vécu sont pétrifiées en voyant leurs enfants grandir. La difficulté, c'est la confiance, en soi et dans le monde.* » Les chagrins répétés auraient pu la faire douter de tout. Des intentions du ciel, des hommes. Au contraire, elle reste attentive aux clins d'œil de la grâce. Ces trois cygnes qui ploient la tête un jour de promenade. Cette dame dont le fils s'est aussi suicidé, qui traverse la France pour lui murmurer à l'enterrement de Gaspard : « *On peut y survivre.* »

#### SENSIBILITÉ EXACERBÉE

Même quand elle marche sur une grille de métro, Anne-Dauphine Julliard estime faire le pari de la confiance. « *Quelqu'un a soudé cette grille et j'ose marcher dessus.* » Elle trouve ça beau. La souffrance ne l'a pas vraiment ennoblée, elle déteste cette idée ; mais elle l'a rendue sensible « *dans le bon sens du terme* ». « *Maintenant, explique-t-elle, quand je vois quelqu'un qui pleure en public, dans le métro par exemple, je ne peux pas ne pas y aller car je me dis : je suis peut-être la seule qui remarquera sa peine.* » Quand on lui objecte « *c'est rare de voir quelqu'un pleurer en public* », elle sourit : « *ce n'est pas du tout rare, vous regarderez. La plupart du temps, quand on s'approche, ils disent ça va aller. Mais parfois, ils seront contents de parler.* » Bientôt Anne-Dauphine Julliard partira en week-end avec son mari et des amis, pour de longues balades, des verres de vin. Ça faisait longtemps qu'ils n'en avaient pas eu l'envie. « *C'est bien d'avoir 50 ans. C'est bien de vivre en fait.* » ■ *Madeleine Meteyer*



*Ajouter de la vie aux jours, d'Anne-Dauphine Julliard, Les Arènes, 144 p., 18 €.*

## Extrait

Aux étoiles, je murmure, comme si je craignais que l'on m'écoute : « *Où êtes-vous le jour ? Où partez-vous quand le soleil paraît ?* » Nulle part, elles ne vont nulle part. Elles restent là. Invisibles. Mais toujours là. Comme tous ceux qui habitent cette éternité. J'en vois quelques-unes

scintiller, clin d'œil furtif. Alors je les nomme, dans le silence nocturne. Pas du nom que l'on donne aux constellations, mais de ceux que je leur connais. De ces prénoms choisis pour que le monde les appelle ainsi, à jamais. Je leur parle à chacun. De tout, de rien. Pas de

grande déclaration, ni de cri du manque d'eux. Je leur dis ce qui me passe par la tête, par le cœur. Je leur raconte la vie ici. Leur demande comment c'est Là-Haut. J'écoute leurs réponses dans l'immensité du ciel. Dans mes nuits d'insomnie, je tutoie les étoiles.